

# Mauvaise graine



AU DIABLE VAUVERT

Octavia E. Butler

# Mauvaise graine

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par JESSICA SHAPIRO



## De la même autrice aux éditions Au diable vauvert

LA PARABOLE DU SEMEUR, roman, 2001, 2020

LA PARABOLE DES TALENTS, roman, 2001, 2021

NOVICE, roman, 2008, 2020

LIENS DE SANG, roman, 2021

CYCLE XENOGENESIS :

L'AUBE, roman, 2022

L'INITIATION, roman, 2023

IMAGO, roman, 2024

Titre original : WILD SEED

ISBN : 979-10-307-0689-5

© Octavia E. Butler, 1980

© Éditions Au diable vauvert, 2025, pour la traduction française

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)

[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

*À Arthur Guy*  
*À Ernestine Walker*  
*À Phyllis White, qui a su écouter.*

## Préface

Lorsque j'étais «jeune autrice» et que j'étais invitée dans les festivals, il n'était pas rare que les trois ou quatre femmes présentes que nous étions, nous retrouvions à la même table ronde afin d'épiloguer sur la prétendue écriture de science-fiction féminine<sup>1</sup>. Nous n'étions pas pléthore, il est vrai. Au point que parfois, si une bombe avait éclaté sur scène, elle aurait pu éradiquer la SF féminine francophone de cette génération : sept<sup>2</sup> d'un coup, tel le Vaillant Petit Tailleur.

Et pour la plupart d'entre nous, c'était la seule conférence prévue dans ces festivals où avoir l'occasion de parler de notre propre travail.

Nous étions étranglées par cette injonction paradoxale : nous présenter en tant que minorité pour

---

1. *There is no such thing*. Il existe des œuvres créées par des femmes, on les voit seulement beaucoup moins que les autres. Je ne sors pas de là et je le partage sans l'amoindrir.

2. En vérité, nous étions à peine plus nombreuses.

imposer la visibilité de ladite, sous peine de ne plus défendre que cela et de voir passer à la trappe notre individualité d'écrivaine. C'est l'atroce contradiction des dominé.e.s, quels qu'ils soient, il faut qu'on les voie pour qu'ils prennent leur place et, en même temps, il faudrait éviter d'être réduit.e.s à ce rôle de dominé.e.s.

À propos d'Octavia Butler, je n'ai donc pas envie de gloser sur l'afrofuturisme, non parce que je nie, minore ou ignore l'ancrage du genre dans son œuvre<sup>3</sup>, mais tout d'abord parce que, blanche, je ne suis pas très légitime à en parler; d'ailleurs, je ne suis pas certaine de posséder l'érudition nécessaire.

Et ensuite, surtout, parce que l'afrofuturisme, tel qu'il est encouragé et soutenu publiquement dans notre société racisante, tend à servir d'excuse pour remiser les auteurices dans ce tiroir et à le refermer sur elleux, comme jadis on a refermé l'écriture féminine sur mes collègues et moi. Au grand banquet mondial de la science-fiction, après avoir été un repoussoir ultime, il devient assez facilement un endroit pour ranger des couverts un peu trop différents, qui ne se mélangeraient pas avec les autres.

Accessoirement, la jeune lectrice des années quatre-vingt que je fus, qui lut les livres à leur sortie en France, avait raté dans sa lecture cet aspect du sous-texte. Je n'ai pas vu non, pas particulièrement,

---

3. Et non pas l'inverse, Butler est tout simplement une des mères du genre, c'est bien lui qui s'ancre, pas elle.

que les personnages et l'autrice<sup>4</sup> étaient noir.e.s, et, bien que j'aie évidemment distingué<sup>5</sup> le propos antiraciste, je l'ai trouvé pour ainsi dire naturel. Que voulez-vous, j'étais *color blind*<sup>6</sup> à l'époque, comme une bonne partie de la société d'alors se revendiquait quand elle prétendait emmerder le Front National<sup>7</sup>.

Or, je me demande si cette erreur et cet aveuglement dramatiques ne m'ont pas permis en même temps d'accéder sans le savoir à la dimension mythique de l'œuvre de Butler, c'est-à-dire d'y lire le discours portant sur l'Humanité en général, celui que je recherchais.

\*\*\*

## La série

La série *Patternist*<sup>8</sup> en anglais comportait initialement cinq tomes et une nouvelle non traduite encore. *A Necessary being*, écrite dans les années soixante-dix, est

---

4. Et non, l'autrice non plus. Comment l'aurais-je su? Je n'avais qu'un nom et qu'un texte, qui, dans mon souvenir ne le disait pas et nous parlons d'une époque pré-Wikipédia.

5. Je n'étais quand même pas aveugle à *ce point-là*.

6. Prétendre qu'on ne voit pas la couleur des gens et, par conséquent, nier la structure systémique du racisme dans les sociétés.

7. Je vous parle depuis les années quatre-vingt/quatre-vingt-dix.

8. Dans cette préface, je désignerai la série par son nom en VO, *Patternist*, et le roman par son nom en français *Le Maître du réseau*.

paru en 2014 dans le recueil *Unexpected Stories*, après sa découverte dans les papiers personnels de l'autrice.

- 1 – *Le Maître du Réseau* (*Patternist*, 1976)
- 2 – *Le Motif* (*Mind of my mind*, 1977)
- 3 – *La Survivante* (*Survivor*, 1978)
- 4 – *Mauvaise graine* (*Wild Seed*, 1980)
- 4<sup>2</sup> – *A Necessary being*
- 5 – *Humains, plus qu'humains*<sup>9</sup> (*Clay's Ark*, 1984)

Cela étant, la chronologie diégétique se compose comme suit :

- 1 – *Mauvaise graine* (*Wild Seed*, 1980)
- 2 – *Le Motif* (1977)
- 3 – *Humains, plus qu'humains* (1984)
- 4 – *A Necessary being*
- 4<sup>2</sup> – *La Survivante* (1978) (rejeté par l'autrice)
- 5 – *Le Maître du Réseau* (1976)

Le premier volume paru, *Le Maître du réseau*, est donc la fin d'une longue histoire de l'humanité. Il s'agit même de la fin de l'humanité tout court, ce qui est un des grands thèmes butlériens.

L'autrice nous a ensevelis six pieds sous terre, et sans les sincères condoléances de la galaxie, au moins trois fois dans ses séries les plus connues. Et, bien qu'elle offre toujours une forme d'espoir, c'est

---

9. Quand tout à coup... l'autrice de ces lignes se rend compte de quelque chose à propos du titre d'un de ses propres romans. Je vous jure que je n'y avais jamais réfléchi.

une espérance bien radicale, et c'est une porte très étroite que les survivant.e.s sont mis.es en demeure de passer, avant de commencer à imaginer qu'ils pourraient peut-être s'en sortir au niveau individuel, parfois clanique. Au niveau collectif, celui de l'espèce, ce n'est pas rare que la messe soit dite et que ce soit un requiem.

*Le Maître du réseau* est également son tout premier roman. Avant cela, elle a publié des nouvelles dans les grands magazines de l'époque. Comme souvent<sup>10</sup> chez les jeunes auteurices, Butler va jeter en vrac dans ce tome et dans la série tout ce qui la dévore, tout ce qui la porte. On y retrouvera l'intégralité des thèmes traversant sa production postérieure. Mais en bourgeons, de même la finesse, la nuance et cette forme subtile de cruauté nécessaire qui caractériseront sa maturité.

Les quatre romans suivants vont s'attacher à retracer les jalons qui mènent à cette conclusion redoutable. Parfois, le repère ne se distingue qu'à peine, en ombre chinoise. Il faut beaucoup de concentration pour relier *Humains, plus qu'humains* ou *La Survivante* au cycle. Une ligne ou guère plus pour le premier. Et le second expédie presque totalement la chose en deux répliques d'un dialogue au tout début du tome.

---

10. Les premiers romans d'un.e auteurice sont souvent des œuvres fractales qui contiennent en devenir et en désordre les créations suivantes. Chez John Irving, par exemple, c'est particulièrement visible, il réutilise carrément les mêmes anecdotes, les mêmes lieux, voire le même personnage sous un autre nom... à des sauces parfois différentes, mais pas toujours.

*Le Motif*, le deuxième roman, nous donne à voir la genèse même des Maîtres, avec l'apparition de la première Maîtresse. Dans ce roman, Butler ne se cache plus, si même elle l'avait fait dans *Le Maître du réseau*. Son adversaire, c'est l'oppression, toutes les oppressions, mais notamment celle que subissent les afro-descendants aux États-Unis. Ces deux tomes auraient donc pu aisément clore le cycle, tant tous les éléments qui le constituent semblent déployés, toutefois Butler n'en avait pas terminé avec son univers.

Le volume suivant, *La Survivante*, sera renié plus tard par l'autrice qui l'appelle « son roman Star Trek ». Ce qui est un peu sévère, d'abord parce que Star Trek c'est le BIEN, et ensuite parce que si c'est un roman Star Trek, c'en est un de grande qualité. Mais Butler l'a jugé problématique à divers degrés, bien que *La Survivante* illustre un certain nombre de thèmes butlériens récurrents, à savoir l'acceptation de la différence, mais aussi l'intégration, l'assimilation, au risque de s'y perdre. Le compromis et l'adaptation comme modes de survie, c'est toute la problématique et le titre de ce tome.

Cependant, il faut bien reconnaître que les raisons pour lesquelles son autrice l'a désavoué sont franchement valides. Car aucun des points sociétaux saillants dans l'ouvrage (enfants adoptés, maternité, toxicomanie, fondamentalisme religieux, colonisation, relations inter-espèces, colonialisme, relations hommes/femmes, question du viol) ne sort à une quelconque minute des ornières

du cliché littéraire de science-fiction. Et surtout ne les interroge jamais. La situation est présentée comme un passage obligé qui ne pourrait pas se passer autrement, parce que les « choses comme les gens sont comme ça ». Le résultat dramatique de tout cela, c'est que les oppressions montrées dans ce livre ne sont jamais dénoncées, quand elles ne sont pas carrément invisibilisées nous poussant à accepter les faits tels qu'ils paraissent sans jamais dénoncer leur aspect systémique. Si bien qu'ils souffrent du même défaut que les autres œuvres de SF du genre : il n'y pas l'ombre d'une subversion réelle dans *La Survivante*, et, d'ailleurs, on devine à chaque page ce qui se passera à la suivante.

La dernière série, *Xenogenesis*, traitera à nouveau amplement ces questions et d'une façon bien plus radicale. Et cette fois, Butler y ajoutera la question fondamentale, celle qu'on peut aisément transposer à la communauté afro-descendante étasunienne :

Comment les enfants jugeront-ils les compromis passés par leurs parents ? Les accepteront-ils pour les reprendre à leur compte, ou les rejeteront-ils comme d'inacceptables trahisons ?

Puis vient *Mauvaise graine*, genèse de la genèse des Maîtres, sur lequel je reviendrai dans quelques lignes. Et ensuite, *Humains*, qui est le miroir inversé du *Maître du réseau*. C'est un autre commencement, et la naissance des Adversaires Ultimes des Patternists, les Clayarks avec lesquels ils se partageront sans tendresse ce qui restera de la Terre.

Que se passe-t-il lorsqu'on donne un mauvais professeur à un enfant, à un groupe humain entier ?

Ils apprennent de mauvaises leçons. Ou plutôt, ils sautent aux mauvaises conclusions, parce qu'au final, ils n'ont fait que tenter de survivre à leur mauvais professeur, avant même de survivre à l'abominable univers auquel il les prépare censément. Ce n'est sans doute pas un hasard, si au-delà de la dictature létale que Doro exerce sur les siens, ceux-là sont également des parents abominables. Au point que pour assurer la survie de leur descendance, iels sont obligés de la confier à des « muets » psychiquement programmés pour la bienveillance.

La série entière des *Patternist* pourrait éventuellement se résumer ainsi.

La faim, le froid, la misère, l'oppression sont d'infects professeurs et c'est un véritable miracle, chaque fois qu'un de leurs élèves apprend autre chose que la violence pour leur faire face.

Et lorsque ces enfants sont ceux d'un prédateur, ici Doro, cela n'arrange rien. Butler dans cette œuvre démontre, et peut-être mieux que Bourdieu, les atroces mécanismes de la reproduction sociale, notamment ceux du malheur qui s'engendre lui-même, reproduisant en cascade les structures de la domination du fort sur le faible, du haut en bas de la société envisagée comme une chaîne alimentaire où tous se nourrissent les uns des autres.

Les Patternists en deviennent les Apex Predators, d'une certaine manière, juste avant d'être défiés pour la suprématie par un autre genre d'Apex Predators, tout aussi redoutables, les Clayarks, sortes de surhumains inversés des membres du réseau. La puissance de ces derniers réside dans leur esprit, leurs villes sont de terribles prisons panoptiques où tous vivent sous l'œil de tous et du Maître en particulier, les Clayarks puisent dans leurs extraordinaires capacités physiques et leur organisation épidémique finalement beaucoup moins contraignante.

Mais c'est un étrange monde sur lequel ils s'étripent de conserve à la toute fin, une planète hostile où rien de ce qui vit, survit, combat ou dévore ne rappelle vraiment la Terre, telle que nous la connaissons<sup>11</sup>. C'est même un monde assez horrible. Si le capitaine Kirk et M. Spock débarquaient alors, nul doute que malgré leur pacifisme légendaire, ils se mettraient à tirer dans toutes les directions avant de se replier sur l'Enterprise pour déclarer l'endroit inhabitable auprès de *Starfleet*. Dans d'autres franchises moins pacifistes, tout vitrifier sous un tapis de bombes depuis un vaisseau en orbite semblerait même acceptable.

Il ne me semble pas que Butler avait ce projet en tête, celui d'offrir le choix entre dystopie panoptique ou biologique, lorsqu'elle a commencé la rédaction de la série.

---

11. Ou alors l'Australie.

## Mauvaise graine

C'est une genèse, on l'a dit. Et les lecteurs d'alors savaient dès l'entrée qu'il s'agissait des prémices d'un enfer en attente de s'installer. Dans cette aube blafarde, deux êtres surhumains s'affrontent presque en permanence et s'allient parfois pour imposer non pas la création, quoique, mais leur vision de la création. Dieu et le diable en protogénéticiens, la déesse mère nourricière bien que parfois cruelle par nécessité et le principe mâle, le géniteur, constructeur autant que destructeur.

D'ailleurs, l'amour est une dimension singulière du récit butlérien. Le récit oscille dans une opposition apparente qui achoppe sans cesse aux zones grises des faiblesses de l'une comme de l'autre, celle qui aime les siens, lui qui l'aime, elle. Et leur immortalité les oppose autant qu'elle les réunit nécessairement. D'ailleurs, plus tard, dans un autre roman, la fin de l'un sonnera celle de l'autre.

Ici, le sentiment, l'affection, la relation, sont des luxes annexes et ils sont traités comme tels. Ils ne conquièrent pas tout. Ils ne résolvent rien et, plus souvent encore, ils compliquent les choses. Dans la configuration butlérienne, son pragmatisme féroce, ceux qui sont réunis par le hasard et la nécessité peuvent trouver plus confortable d'aimer. Iels finissent presque toujours par s'y résoudre, ou mieux,

s'y résigner. Mais iels doivent s'attendre également à prendre des décisions drastiques, malgré l'amour et non à cause de lui. Chez Butler, l'amour ne permet pas de faire mieux que survivre, c'est un sous-produit, qui peut même parfois s'assimiler à un effet secondaire non souhaité et gênant. Il n'est presque jamais le moteur des protagonistes. En revanche, s'il est un ressenti qui les motive vraiment c'est le sens des responsabilités, notamment collectives. Le personnage butlérien endosse les conséquences pour iel et les siens, et ce, dès le début de son œuvre.

Ou alors, peut-être que Butler s'est souvenue des propos de Galton, fondateur de l'eugénisme dont je reparlerai plus loin :

*« Elle<sup>12</sup> interdit sévèrement toutes les formes de charité sentimentale qui sont nuisibles pour la race, en même temps qu'elle recherche activement les actes de bonté personnelle compensant la perte de ce qu'elle interdit. Elle attire l'attention sur les liens de l'espèce, et encourage fortement l'amour et l'intérêt pour la famille et la race. »*

Mais parfois, avouons que ce sens des responsabilités devient presque indiscernable de l'amour.

Dans un ordre d'idées totalement différent, cette genèse sonne très particulièrement, elle aussi. Doro et Anyanwu, les deux personnages principaux de

---

12. « Elle » = L'eugénisme.

*Mauvaise graine*, sont africains. La mythologie qu'ils mettent en œuvre est destinée à supplanter subrepticement dans les siècles futurs celles des Européens, y compris dans leur narration d'icelle, ce qui est déjà en soi extrêmement subversif, contrairement à *La Survivante*.

En élevant les siens pour en faire des surhumains, Doro leur permettra d'échapper plus tard à leur future malédiction de naissance, l'esclavage. Cette blessure originelle ancrera les descendants des victimes dans la misère et la soumission. Mais Doro, avec l'aide et le soutien conditionnel d'Anyanwu, avant même que cette marque infamante et oppressive leur soit appliquée, plante les graines qui leur offriront une porte de sortie des siècles plus tard.

Toutefois, le projet de Doro n'exclut pas les Blancs, ou quiconque, de son champ expérimental. Le peuple qui va naître dans *Mauvaise graine* sera un peuple profondément métissé, quels que soient les sentiments des individus à cet égard.

Les dynamiques de pouvoir et de domination, les relations maître/esclaves donc, sont au cœur de ce combat fondamental qu'ils mènent pour elleux, entre elleux, mais aussi pour les autres. Car l'autre aspect du personnage de Butler, on l'a dit, c'est qu'il se soucie de ses compagnons et compagnes d'infortune. C'est même une des seules différences véritablement notables dans *Mauvaise graine* entre le protagoniste et l'antagoniste. Iels ont fondamentalement les mêmes objectifs sauf que l'une entend sauver les siens du pire, l'autre s'en tamponne le cortex

préfrontal comme de sa première massue du moment qu'ils suivent son programme de reproduction.

Car finalement, Doro n'est rien d'autre qu'un énième marchand d'esclaves qui fait croître et prospérer son cheptel pour son enrichissement personnel, allant jusqu'à mener de terribles expériences sur eux, à la manière d'un Mengele. Cependant, son projet terrifiant sape souterrainement le véritable projet évolutif américain. Il se substitue à un fantasme racial qui se voudrait ethniquement pur (et blanc), imposant le métissage à tous les niveaux, et finissant par le vaincre définitivement; ce qui est tout aussi anticolonialiste que la position d'Anyanwu.

En outre, Butler s'est documentée. Elle a délibérément implanté son récit dans une africanité réelle, la culture onitsha<sup>13</sup>. Et Anyanwu<sup>14</sup> porte un nom igbo<sup>15</sup> (le soleil). Les réseaux d'influence, de solidarité et, plus généralement de socialité qu'elle décrit ici, sont essentiellement de type africain.

Ainsi, dans sa dimension mythique, qui balance sans cesse entre Faust autant que Prométhée, et son réalisme puisé dans une rationalité africaine, *Mauvaise graine* s'impose comme définitivement

---

13. Onitsha ou Ònìchà Mmílí en igbo est un port situé sur la rive gauche du Niger dans l'État d'Anambra, Nigéria.

14. Doro signifie « l'est » dans la même langue.

15. Langue parlée par plus ou moins trente-cinq millions de locuteurs au Nigéria. C'est une langue tonale qui utilise désormais l'alphabet latin mais qui peut également être transcrit en nsibidi.

original, notamment à l'époque de sa parution, mais même encore aujourd'hui.

Cependant, le projet de Butler résidait surtout, je pense, dans la recherche des aspects positifs, s'ils existent, de l'eugénisme.

Cette « science » inventée en 1883 par Sir Francis Galton<sup>16</sup> se fonde sur une nouvelle théorie de l'hérédité exposée par Galton, mais aussi sur la théorie de l'évolution de Darwin, revue par Spencer<sup>17</sup> qui l'applique à la société humaine, le fameux « darwinisme social » si souvent brandi par ceux qui croient se référer au premier quand ils pensent au second<sup>18</sup>.

C'est un programme de sélection délibérée en vue de créer une « race » humaine supérieure par un contrôle rationnel des mariages et des naissances subséquentes. Sans parler de l'élimination des individus présentant des caractéristiques non souhaitées.

Dans l'Antiquité déjà, on supprimait assez facilement les « mal formés », cependant le christianisme avait porté un coup d'arrêt progressif à la pratique. Thomas More y reviendra quelque peu dans *Utopia* (1516) et le xvii<sup>e</sup> voit naître le mot « puériculture »...

---

16. Sir Francis Galton (1822-1911), anthropologue, explorateur, géographe, inventeur, météorologue, écrivain, proto-généticien, psychométricien et statisticien britannique, également fondateur de la psychologie différentielle ou comparée.

17. Hubert Spencer (1820-1903), philosophe et sociologue britannique.

18. Qu'ils interprètent également de travers, car ledit Spencer aurait été sans doute horrifié de voir qui s'empara plus tard de son hypothèse et l'usage qui en fut/est fait. Lui tendait vers un minarchisme apaisé, presque anarchiste, bienveillant et ouvert, si étonnant que cela puisse paraître.

mais dans un sens totalement différent de celui d'aujourd'hui.

Jusqu'à culminer, après 1850, dans le tristement célèbre *Essai sur l'inégalité des races humaines* de Gobineau<sup>19</sup>.

Ce concept a manifestement fasciné et inquiété Butler dès ses premiers pas d'autrice. Il faut souligner qu'aux États-Unis, la théorie en question était furieusement populaire. Dès 1907<sup>20</sup>, on y vote des lois imposant la stérilisation forcée des « faibles d'esprit » et des criminels. Et bien que la découverte progressive des horreurs discrètes<sup>21</sup> de l'Allemagne nazie ne cesse de surgir depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, les suprémacistes blancs américains n'ont jamais abandonné ne serait-ce que les prémisses de la théorie en question.

Bien sûr, les premières victimes américaines de ce type de programmation de la population étaient noires. Ainsi, user de l'arme de l'adversaire, contrôler sa propre évolution pour sortir enfin du cycle de domination/hiérarchie/oppresseion, le grand péché selon Butler<sup>22</sup>, serait le but à atteindre. Anyanwu et

---

19. Gobineau (1853-1855).

20. En 1920, les pays scandinaves et l'Allemagne nazie leur emboîtent le pas, tandis qu'Hitler décidera l'euthanasie de soixante-dix à quatre-vingt mille malades et personnes âgées durant l'opération AKTION T4.

21. Bien fidèles en cela à ce cher Sir Francis Galton: « *Il est avant tout nécessaire, pour que les progrès de l'eugénisme soient couronnés de succès, que ses défenseurs procèdent avec discrétion et ne prétendent pas à une efficacité plus grande que celle que le futur pourrait confirmer.* » *Essays in eugenics* (1909).

22. Et selon moi et pas mal d'autres. C'est particulièrement évident dans la série *Xenogenesis*.

Doro ne font pas autre chose, bien que leurs objectifs divergent. C'est Anyanwu qui cultive l'espoir que ses enfants useront de leurs pouvoirs dans ce sens. Doro cherche seulement à dominer un peuple qui lui ressemble et un remède à son éternelle solitude.

L'autrice s'efforce avec la première à trouver la voie éthique de l'eugénisme, tandis qu'elle en dénonce les dangers avérés avec le second.

On pourrait peut-être avec nos yeux contemporains reprocher à Butler cette même opposition entre les deux, en ce qu'elle serait essentialiste, renvoyant la femme guérisseuse aux problématiques du *care*, du soin, et laissant à l'homme, parasite et patriarche, la charge du *world building* et de la guerre. Mais lorsque Doro se rendra compte qu'il ne la soumettra jamais, il se verra alors obligé de partager le pouvoir avec elle. Toutefois, il déclarera qu'il la « tiendra par ses enfants ».

Cependant, il me semble aussi qu'il ne s'agit pas de cela chez l'autrice. Je crois qu'à un moment donné, l'autrice parle, se met en scène et comme Flaubert est Bovary, il est bien possible que Butler soit en partie Anyanwu, tout simplement. Et Butler est une femme<sup>23</sup>.

Ou bien alors, peut-être même simultanément, il s'agit de ce que la science-fiction fait de mieux, à savoir à travers le personnage l'hybridation du récit, de la fiction ET de l'espèce.

Par quelque angle qu'on prenne l'histoire, ce sont les femmes qui ont, pour survivre, dû passer le plus de

---

23. Je ne recule devant aucun truisme, jamais.

marchés avec l'opresseur, qui ont dû prendre sur elles pour continuer à avancer malgré l'exploitation raciale et sexuelle. Pour leur survie, pour celle des enfants qu'elles ont eus, avec l'opresseur parfois, dans ces sociétés racistes et patriarcales, il fallait accepter le compromis, perdre beaucoup pour obtenir un peu plus, à peine, jour après jour. Collectivement.

Et c'est le point clé. C'est de survie collective qu'il est question avec Anyanwu. En cela, elle se démarque tout aussi frontalement, non pas seulement du récit colonialiste de science-fiction, mais également des contre-utopies féministes de la génération (blanche) précédente. Elle s'éloigne du modèle souverain américain qui se collette presque toujours individuellement avec l'oppression pour prôner, de son côté, une survie et une libération communes.

Anyanwu, la métamorphe qui peut acquérir les capacités du dauphin, est une créatrice qui manipule le vivant à l'intérieur d'elle-même, qui comprend le vivant dans sa chair même, celle de l'opresseur et celle de l'opprimé. Hybride elle-même, contrôlant sa propre hybridation, elle mène le métissage à son point culminant et ne joue pas ce « tout ou rien » qui est une des caractéristiques de la narration occidentale.

Elle est celle qui peut changer le destin de l'humanité, transcendant les limites entre l'humain et l'animal, capable d'accueillir en son sein les caractéristiques de l'autre pour mieux les sublimer, et cela seule une femme est capable de l'accomplir.

C'est ainsi que Butler participe pleinement à la création de cet imaginaire, notamment féministe

qui « blasphème les frontières »<sup>24</sup> et au fond de l'inconnu, découvre du nouveau.

Curieusement, sans doute, les romans de Butler, même les plus terribles, surtout les plus terribles, ont toujours représenté pour moi une forme très spécifique et inattendue de livres *feel good*. Lorsque je désespère de l'humanité, j'ouvre un roman de Butler. Cela tient sans doute à l'agentivité de ses protagonistes : quelle que soit la main pourrie que la Banque B. leur distribue au départ, ces personnages prennent leur place dans le jeu et s'efforcent de gagner avec un sens pratique et une détermination qui les accompagnent jusqu'au bout de la partie.

Des femmes fortes, confrontées à des situations impossibles dont elles s'emparent pour les retourner sinon à leur profit ou leur avantage, du moins à leur sauvegarde et celle de leurs enfants, moi, femme, autrice du XXI<sup>e</sup> siècle, cela me parle profondément. Les personnages de Butler me disent que la lutte est possible, qu'elle est ce qu'elle est, à savoir longue, douloureuse, soumise à d'atroces reniements, parfois vaine, mais qu'elle vaut la peine d'être menée et transmise.

Et pour moi, c'est cela, aussi, surtout, la Science-fiction.

Jeanne-A Debats  
Caupenne, juin 2024

---

24. Donna Haraway, *Manifeste Cyborg*.

LIVRE I

Alliance  
1690

# 1

Doro découvrit la femme par hasard alors qu'il était allé voir ce qui restait de l'un de ses villages germinaux. Le village en question était un endroit confortable aux murs en pisé entouré de prairies et d'arbres épars. Mais Doro s'aperçut avant même d'arriver à sa hauteur que ses habitants avaient disparu. Des esclavagistes étaient passés avant lui. Avec leurs fusils et leur avidité, ils avaient défait en quelques heures le travail d'un millier d'années. Les villageois qu'ils n'avaient pas enlevés avaient été massacrés. Doro découvrit des ossements humains, des cheveux, des morceaux de chair desséchée que les charognards n'avaient pas vus. Debout près d'un tout petit squelette – celui d'un enfant –, il se demanda où avaient été emmenés les survivants. Dans quel pays ou quelle colonie du Nouveau Monde? Quelle distance allait-il devoir parcourir pour retrouver ce qui restait de ce peuple autrefois sain et vigoureux?

Fou de colère, il finit par s'éloigner des ruines, ne sachant ni ne se souciant de là où il allait. Protéger les

siens était pour lui une question de fierté. Pas forcément les individus, mais les groupes. En échange de sa protection, ils lui donnaient leur loyauté, leur obéissance.

Il avait échoué.

Il erra en direction du sud-ouest, vers la forêt, repartant tel qu'il était venu – seul, sans armes, sans équipement, arpentant la savane puis la forêt aussi aisément que n'importe quel terrain. Il fut tué à plusieurs reprises – par les maladies, par les animaux, par des gens hostiles. C'était une terre ingrate. Malgré tout, il poursuivit sa route vers le sud-ouest, s'écartant inconsciemment de l'endroit de la côte où l'attendait son navire. Au bout d'un certain temps, il se rendit compte qu'il n'était plus mû par sa colère face à la perte de son village germinal, mais par une nouveauté – une pulsion, une sensation, une sorte de contre-courant mental l'attirant à lui. Il aurait pu y résister, mais il n'en fit rien. Il pressentait que quelque chose l'attendait plus loin, un peu plus loin, là-bas. Il se fiait à ce genre de sentiment.

Il ne s'était pas aventuré aussi loin à l'ouest depuis plusieurs centaines d'années, si bien qu'il pouvait être sûr que la personne qu'il trouverait lui serait inconnue – neuve et potentiellement de grande valeur. Il avançait avec impatience.

La sensation se fit plus nette, plus précise, se muant en un signal semblable à celui que seules lui transmettaient habituellement les personnes qu'il connaissait – comme ces villageois perdus dont il aurait dû suivre la piste en ce moment même, avant

qu'ils ne soient obligés de mélanger leur semence à des étrangers et d'éparpiller toutes ces qualités si précieuses qu'il estimait tant chez eux. Mais il maintint le cap vers le sud-ouest, se rapprochant lentement de sa proie.

Anyanwu avait une ouïe et une vue bien plus aiguës que la normale. Elle avait délibérément exacerbé leur sensibilité après que des hommes l'avaient pourchassée pour la première fois, machette brandie, leurs intentions indéniables. En ce jour fatidique, elle avait dû en tuer sept – sept hommes apeurés qui auraient pu être épargnés – et avait failli perdre la vie elle aussi, tout cela parce qu'elle n'avait pas remarqué que des gens s'approchaient d'elle. Plus jamais.

À présent, par exemple, elle avait pleinement conscience de l'intrus solitaire qui rôdait près d'elle dans la forêt. Il avait beau rester caché et s'avancer subrepticement, elle l'entendait et le suivait des oreilles.

Sans montrer qu'elle l'avait repéré, elle continua à s'occuper de son jardin. Du moment qu'elle savait où se trouvait l'intrus, elle ne le craignait pas. Peut-être perdrait-il courage et repartirait-il. En attendant, il y avait du chiendent entre ses taros et ses herbes. Il ne s'agissait pas des herbes cultivées ou cueillies traditionnellement par son peuple. Elle était la seule à les faire pousser en tant que plantes médicinales, qu'elle utilisait quand les gens lui amenaient leurs malades. La plupart du temps, elle n'avait pas besoin de remèdes, mais elle gardait cette information pour

elle. En soulageant leurs douleurs et leurs maux, elle servait les siens. Elle les enrichissait aussi en les laissant parler de ses compétences aux peuples voisins. C'était un oracle. Une femme à travers laquelle parlait un dieu. Des inconnus la rétribuaient grassement en échange de ses services. Ils payaient les habitants de son village, puis ils la payaient, elle. Il devait en être ainsi. Les siens constataient qu'ils tiraient profit de sa présence et qu'ils avaient des raisons de craindre ses aptitudes. De cette façon, elle était protégée d'eux – et ils étaient protégés d'elle –, la plupart du temps. Mais il arrivait parfois que l'un d'eux surmonte sa peur et trouve un prétexte pour tenter de mettre fin à sa longue vie.

L'intrus se rapprochait, toujours sans se laisser voir. Aucune personne bien intentionnée n'avancerait d'un pas si furtif. Alors qui était-il? Un voleur? Un meurtrier? Quelqu'un qui lui reprochait la mort d'un parent ou quelque autre infortune? Au cours de ses multiples jeunesse, elle avait plusieurs fois été accusée d'avoir causé des malheurs. On lui avait fait avaler du poison afin de prouver qu'elle était une sorcière. Elle avait toujours subi les épreuves de bonne grâce, sachant qu'elle n'avait ensorcelé personne – et qu'aucun homme ordinaire, avec ses maigres connaissances en matière de poison, ne serait capable de lui faire de mal. Elle en connaissait plus à ce sujet, en avait ingéré plus dans sa longue vie que ne pouvaient l'imaginer les autres villageois. Chaque fois qu'elle réussissait l'épreuve, ses accusateurs avaient été tournés en ridicule et condamnés à

payer une amende suite à leurs reproches non fondés. Dans chacune de ses vies, lorsqu'elle vieillissait, les gens cessaient de l'accuser – même si certains continuaient à la prendre pour une sorcière. Quelques-uns cherchaient à faire justice eux-mêmes et à la tuer en dépit des épreuves.

L'intrus finit par emprunter l'étroit sentier afin de l'aborder ouvertement – maintenant qu'il en avait assez de l'espionner. Elle leva la tête comme si elle venait tout juste de prendre conscience de sa présence.

C'était un étranger, un homme élégant plus grand que la moyenne et plus carré d'épaules. Il avait la peau aussi foncée que la sienne, et un beau visage large, une bouche qui souriait légèrement. Il était jeune – moins de trente ans, songea-t-elle. Bien trop jeune pour représenter une menace. Pourtant, quelque chose chez lui l'inquiétait. Son empressement à se montrer après avoir pris tant de soin à se cacher, sans doute. Qui était-il? Que voulait-il?

Une fois assez près d'elle, il se mit à lui parler, et ses paroles la firent froncer les sourcils, perplexe. Les mots étrangers lui étaient complètement incompréhensibles, mais ils avaient quelque chose de curieusement familier, comme si elle avait dû les comprendre. Elle se leva, dissimulant une nervosité qui ne lui ressemblait pas.

« Qui êtes-vous? » demanda-t-elle.

Il leva légèrement la tête, semblant l'écouter.

« Comment pouvons-nous communiquer? insista-t-elle. Si votre façon de parler est si différente, c'est que vous devez venir de très loin.

— De très loin, oui », répondit-il dans la langue d'Anyanwu.

Elle le comprenait, à présent ; son accent lui rappelait la manière dont s'exprimaient les gens autrefois, quand elle était véritablement jeune. Cela ne lui plaisait pas. Tout chez lui la mettait mal à l'aise.

« Vous connaissez donc notre langue, souligna-t-elle.

— Je commence à m'en souvenir. Il y a longtemps que je ne l'ai pas parlée. »

Il s'approcha, sans la quitter des yeux. Puis il sourit et secoua la tête.

« Vous n'êtes pas qu'une vieille femme, déclara-t-il. D'ailleurs, vous n'êtes peut-être pas une vieille femme. »

Prise de court, elle fit un pas en arrière. Comment savait-il ce qu'elle était ? Comment l'avait-il deviné rien qu'à son apparence et aux quelques mots qu'elle avait prononcés ?

« Je suis vieille, rétorqua-t-elle, masquant sa peur par de la colère. Je pourrais être la mère de votre mère ! »

Elle aurait pu être l'ancêtre de la mère de sa mère. Mais elle n'en dit rien.

« Qui êtes-vous ? poursuivit-elle.

— Je pourrais être le père de votre mère. »

Elle recula encore d'un pas, domptant quelque peu sa peur croissante. Cet homme n'était pas ce qu'il semblait être. Alors qu'Anyanwu n'aurait dû y voir que de simples moqueries sans queue ni tête, les paroles de l'inconnu semblaient en dire aussi long et aussi peu que les siennes.

« Ne bougez pas, je ne vous veux aucun mal.

— Qui êtes-vous ? insista-t-elle.

— Doro.

— Doro ? »

Elle répéta ce mot étrange à deux reprises.

« C'est un prénom ?

— Oui, c'est mon prénom. Dans ma langue, il signifie "l'est" – la direction d'où vient le soleil.

— On me joue un mauvais tour, dit-elle en portant une main à son visage. Quelqu'un se moque de moi.

— Vous êtes bien placée pour savoir que non. À quand remonte la dernière fois qu'une farce vous a effrayée ? »

Il avait raison ; cela faisait si longtemps qu'elle ne s'en souvenait même plus. Mais leurs prénoms... La coïncidence était un signe.

« Vous savez qui je suis ? interrogea-t-elle. Est-ce que vous êtes venu ici parce que vous étiez au courant ou... ?

— Je suis venu à cause de vous. Je ne savais rien de vous, à part que vous sortiez de l'ordinaire et que vous vous trouviez ici. C'est la conscience de votre présence qui m'a poussé à faire un immense détour.

— Comment ça ?

— J'ai eu un pressentiment... Les gens aussi différents que vous m'attirent, d'une certaine manière, ils m'appellent, même de très loin.

— Je ne vous ai pas appelé.

— Vous existez et vous êtes différente. Cela a suffi à m'attirer. Maintenant, parlez-moi de vous.